

Ma Bohème

Arthur Rimbaud

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Si l'on gardait

Charles Vildrac

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps
Si l'on gardait, souples et odorants
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs
Crinières de nuit, toisons de safran
Et les cheveux couleur de feuilles mortes
Si on les gardait depuis bien longtemps
Noués bout à bout pour tisser les voiles
Qui vont sur la mer

Il y aurait tant et tant sur la mer
Tant de cheveux roux, tant de cheveux clairs
Et tant de cheveux de nuit sans étoiles
Il y aurait tant de soyeuses voiles
Luisant au soleil, bombant sous le vent
Que les oiseaux gris qui vont sur la mer
Que ces grands oiseaux sentiraient souvent
Se poser sur eux
Les baisers partis de tous ces cheveux
Baisers qu'on sema sur tous ces cheveux
Et puis en allés parmi le grand vent...
Parmi le grand vent...

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps
Si l'on gardait, souples et odorants
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs
Crinières de nuit, toisons de safran
Et les cheveux couleur de feuilles mortes
Si on les gardait depuis bien longtemps
Noués bout à bout pour tordre des cordes
Afin d'attacher
A de gros anneaux, tous les prisonniers
Et qu'on leur permît de se promener
Au bout de leur corde

Les liens des cheveux seraient longs, si longs
Qu'en les déroulant du seuil des prisons
Tous les prisonniers, tous les prisonniers
Pourraient s'en aller jusqu'à leur maison...
Jusqu'à leur maison...

Vos nom, prénom

Francis Blanche

Ne cherchez pas à lire mon nom sur mes papiers,
J'ai lavé mes empreintes et j'ai perdu mon âge.
Appelez-moi fumée, appelez-moi nuage,
Laissez le reste en blanc sans rien me demander.

Je n'ai jamais volé que mes instants de chance,
Je n'ai jamais tué que le temps qui passait.
Mes poches sont percées, mais je garde en secret,
Le coquillage bleu du fond de mon enfance.

Vous n'avez pas le droit de prendre mes bretelles...
Ouvrez-moi cette porte... rendez-moi mes lacets!
Je n'ai rien demandé, simplement je passais.
Si je n'ai pas de nom, c'est que nul ne m'appelle.

Je suis très bien ainsi, laissez-moi m'en aller.
Je ne mendiais pas, n'étais même pas ivre.
Et s'il faut à tout prix mettre un nom sur vos livres,
Appelez-moi nuage, appelez-moi fumée.

L'enfermée

Gaston Couté

J'vis cheu mes enfants pasqu'on m'trouv' berlaude :

I's m'coup'nt du pain blanc, rapport à mes dents ;

I's m'donn'nt de la soup' ben grasse et ben chaude,

Et du vin, avec deux bouts d'sucr' dedans.

I's font du ben-aise autour de moun âge ;

Mais, ça c'est l'méd'cin qu'en est caus', ben sûr !

I's m'enferm'nt dans l'clos comme eun pie en cage,

Et j'peux pas aller pus loin qu'les quat'murs.

La porte !

I's veul'nt pas me l'ouvri'... la porte !

Quoué que j'leu-z-ai fait, qu'i's veul'nt pas que j'sorte? Mais ouvrez-la moué don'..., la porte !...

...Hé ! les bieux faucheux qui part'nt en besogne !

Non ! j'sés pas berlaud'... j'ai tous mes esprits !

J'sés mêm' 'cor solide, et j'ai forte pogne ;

S'i'vous faut queuqu'un pour gerber, v'nez m'qu'ri.

J'voudrais ben aller aux champs comm' tout l'monde ;

J'ai hont' de rester comm' ça sans oeuvrer,

A c'tte heur' qu'i' fait doux et qu'la terre est blonde...Si vous m'défermez, c'est vous qu'hérit'rez !

...Hé ! mon bieu Jean-Pierr', qu'est déjà qui fauche, I's dis'nt que j'ses vieill'... mais tu sais ben qu' non :

A preuv' c'est que j'sés 'cor si tell'ment gauche

Que j' fais l'coqu'licot en disant ton nom.

Va, j'nous marierons tout d'même et quand même,

Malgré qu't'ay's pas d'quoué pour la dot que j'ai !...

Viens-t-en m'défermer, si c'est vrai qu'tu m'aimes,
Et courons ach'ter l'bouquet d'oranger !
Mais... l'galant qu'j'appell'... c'est défunt mon homme...
Mais... les biaux faucheux... pass'nt pas, de c'temps-là :
(Mais... ça s'rait don'vrai que j'sés berlaud' comme
I's racont'nt tertous !) I'fait du verglas.
Pourtant, y a queuqu'un qui passe à la porte ?
C'est môssieu l'curé, les chant's et l'bedieau
Qui vienn'nt défermer su' terr' les vieill's mortes
Pour les renfermer dans l'champ aux naviois...
La porte !
On me l'ouvrira ben..., la porte :
L'jour de l'enterr'ment faudra ben que j'sorte...
Vous l'ouvrirez, que j'dis !... la porte !

BERLAUD est un régionalisme usité dans la région Centre (Sologne, Berry) et qui signifie nigaud, niais, bête, bébête, stupide, sot, idiot, "simple d'esprit", "un peu fou".

La Liberté,
Jacques Prévert

La Liberté,
Ce n'est pas partir, c'est revenir,
Et agir,
Ce n'est pas prendre, c'est comprendre,
Et apprendre,
Ce n'est pas savoir, c'est vouloir,
Et pouvoir,
Ce n'est pas gagner, c'est payer,
Et donner,
Ce n'est pas trahir, c'est réunir,
Et accueillir.

La Liberté,
Ce n'est pas s'incliner, c'est refuser,
Et remercier,
Ce n'est pas un cadeau, c'est un flambeau,
Et un fardeau,
Ce n'est pas la faiblesse, c'est la sagesse,
Et la noblesse,
Ce n'est pas un avoir, c'est un devoir,
Et un espoir,
Ce n'est pas discourir, c'est obtenir,
Et maintenir.

Ce n'est pas facile,
C'est si fragile,
La Liberté.

Le Loup et le Chien - Jean de La Fontaine

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
"Il ne tiendra qu'à vous beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. "
Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?
- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. "
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

PROCÈS VERBAL

JEAN TARDIEU

Cet individu était seul.
Il marchait comme un fou
il parlait aux pavés
souriait aux fenêtres
pleurait en dedans de lui-même
et sans répondre aux questions
il se heurtait aux gens, semblait ne pas les voir.

Nous l'avons arrêté.

Liberté

Maurice Carême

Prenez du soleil
Dans le creux des mains,
Un peu de soleil
Et partez au loin !
Partez dans le vent,
Suivez votre rêve;
Partez à l'instant,
la jeunesse est brève !
Il est des chemins
Inconnus des hommes,
Il est des chemins
Si aériens !
Ne regrettez pas
Ce que vous quittez.
Regardez, là-bas,
L'horizon briller.
Loin, toujours plus loin,
Partez en chantant !
Le monde appartient
À ceux qui n'ont rien

LIBERTE

PAUL ELUARD

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable de neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffées d'aurore

Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes raisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attendries
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté

Pour la liberté

Philippe SOUPAULT

Laissez chanter l'eau qui
chante

Laissez courir l'eau qui
court

Laissez vivre l'eau qui vit
L'eau qui bondit L'eau qui
jaillit

Laissez dormir l'eau qui
dort

Laissez mourir l'eau qui
meurt.

Testament – Taras Chevtchebko

Quand je serai mort, mettez-moi
Dans le tertre qui sert de tombe
Au milieu de la plaine immense,
Dans mon Ukraine bien-aimée,
Pour que je voie les champs sans fin,
Le Dniepr et ses rives abruptes,
Et que je l’entende mugir.
Lorsque le Dniepr emportera
Vers la mer bleue, loin de l’Ukraine,
Le sang de l’ennemi, alors
J’abandonnerai les collines
Et j’abandonnerai les champs,
Jusqu’au ciel je m’envolerai
Pour prier Dieu. Mais si longtemps
Que cela n’aura pas eu lieu
Je ne veux pas connaître Dieu.
Vous, enterrez-moi, levez-vous,
Brisez enfin, brisez vos chaînes,
La liberté, arrosez-la
Avec le sang de l’ennemi.
Plus tard dans la grande famille,
La famille libre et nouvelle,
N’oubliez pas de m’évoquer
Avec des mots doux et paisibles.

(Pereiaslov, le 25 décembre 1845)

Liberté !

VICTOR HUGO

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages ?
De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents ?
De quel droit volez-vous la vie à ces vivants ?
Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre ?
Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela ?
Qu'est-ce qu'ils ont donc fait tous ces innocents-là
Pour être au baigne avec leur nid et leur femelle ?

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle ?
Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,
Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux
Et si la servitude inutile des bêtes
Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes ?
Qui sait si le carcan ne sort pas des licous ?
Oh! de nos actions qui sait les contre-coups,
Et quels noirs croisements ont au fond du mystère
Tant de choses qu'on fait en riant sur la terre ?
Quand vous cadenassez sous un réseau de fer
Tous ces buveurs d'azur faits pour s'enivrer d'air,
Tous ces nageurs charmants de la lumière bleue,
Chardonneret, pinson, moineau franc, hochequeue,
Croyez-vous que le bec sanglant des passereaux
Ne touche pas à l'homme en heurtant ces barreaux ?

Prenez garde à la sombre équité. Prenez garde !
Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.
Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants ?
À tous ces enfermés donnez la clef des champs !
Aux champs les rossignols, aux champs les hirondelles ;
Les âmes expieront tout ce qu'on fait aux ailes.
La balance invisible a deux plateaux obscurs.
Prenez garde aux cachots dont vous ornez vos murs !
Du treillage aux fils d'or naissent les noires grilles ;
La volière sinistre est mère des bastilles.

Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux !
Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux
Le destin juste et dur la reprend à des hommes.
Nous avons des tyrans parce que nous en sommes.
Tu veux être libre, homme ? et de quel droit, ayant
Chez toi le détenu, ce témoin effrayant ?
Ce qu'on croit sans défense est défendu par l'ombre.
Toute l'immensité sur ce pauvre oiseau sombre
Se penche, et te dévoue à l'expiation.
Je t'admire, oppresseur, criant: oppression !
Le sort te tient pendant que ta démenche brave
Ce forçat qui sur toi jette une ombre d'esclave
Et la cage qui pend au seuil de ta maison
Vit, chante, et fait sortir de terre la prison.